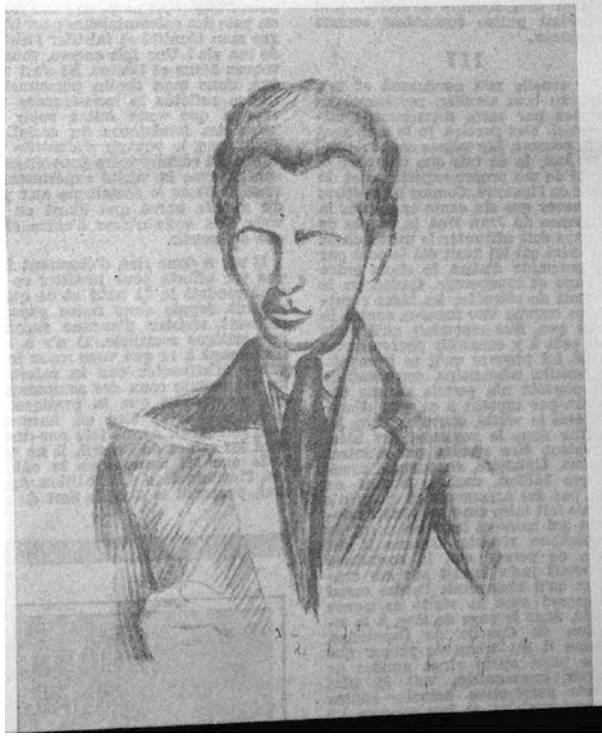
Anicet sans panorama

PAR JEROME PEIGNOT



filantes : « Adieu belle vie du monde, je pars et te sacrifie à l'idéal plus pur de l'art et de l'amour, adieu flamme joyeuse, adieu feu de mes jours ». Anicet dit cela comme si l'art et l'amour n'étaient pas « la vie du monde ». On avance ainsi et aussi à cause de la perfection de la langue, parallèlement à celle-ci, pris que l'on est souvent par un ton doctrinal, des passés simples, voire des imparfaits du subjonctif, des tournures précieuses, qui, cependant, ne guindent rien de bien sérieux. Lorsque, ainsi les mots brassent le vide, le sentiment prévaut qu'ils patinent les uns dans les autres : « Eh bien ! poète adamantin, dit-elle, vous faites-vous sauvage qu'on ne vous rencontre plus ? Allons, un poème tout de suite ».

Littérature de plein vent que celle-là. Anicet-Aragon le dit au sujet de sa rencontre avec Baptiste Ajamais-Breton : ils vivaient dehors, dans les rues de Paris comme on vit à la campagne. Or, comme on sait, dans Paris le vent est courant d'air. Ici il s'agit de tempêtes dans des vers qui ne s'avouent pas, d'une poésie, en revanche, évidente à ce point qu'elle convainc qu'on l'a dépassée. Dans quel ciel est-on lorsque l'on a crevé le mur de la poésie ?

Du crime qu'il perpétue l'assassin du livre ne retient que le petit moment d'ébahissement qui fût le sien son acte accompli. On l'imagine alors perdu dans le petit nuage de fumée qui suivit le coup de feu. Le monde qu'évoque ce pétard est finalement celui de tout le livre : l'univers des instants d'absence à soi-même ou peut-être après l'accomplissement d'un acte important : de trop grande conscience. Alors l'air est comme suspendu, arrêté. Les poètes ne sont jamais préparés à ce qui leur arrive. Il n'est pas, en effet, de manifestation de la vie qui, ici, ne soit retournée comme un doigt de gant et ne débouche sur la négation active de toute existence. On regarde, par exemple, les meubles tandis que l'on fait l'amour. Pourquoi ne les regarderait-on pas ? Comment ne pas les regarder ? Comment, dans de telles con-

Portrait d'Aragon, en 1920
(Dessin de Robert Delaunay)
— Extrait des « Œuvres croisées », tome II, Livre Club Diderot —

JE viens de lire *Anicet* (1) sans toujours très bien comprendre ce que je lisais. Cela ne m'a pas empêché d'être fasciné. Pour moi ce livre tient debout tout seul : sans le moindre sens. J'y vois le comble de la perfection. Il s'agit d'un récit poème figé sur place, comme pétrifié. On a presque atteint là au non-sens idéal: celui-ci retient l'attention par son seul vide. Il serait beau de parvenir à écrire tout un livre qui ne signifierait rien. Déjà, *Anicet* donne l'idée de sa négation : il existe surtout dans la mesure où il n'existe pas, où il est très exactement le contraire de ce qu'il est aussi : un récit avec des personnages, la vie... Les phrases s'y suivent et se ressemblent si peu qu'arrive un moment où l'on ne sait plus quel langage parle son auteur et si seulement il parle. Que fait-il ? Il annonce une infra-langue à l'intérieur de la sienne. A ce niveau-là le manque d'articulation d'un texte est ce qui fait tout son prix. *Anicet* est l'envers d'un livre, un livre qui montre ses entrailles et dont on sait en même temps qu'il n'existera jamais. Ces passages butent les uns contre les autres. Cette série de chocs crée une atmosphère de monde entier dédoublé. Alors on ne sait plus où l'on est, on sait seulement que l'on ne cesse jamais d'être ailleurs.

Et puis, quand, tout à coup, le désir vous prend de comprendre enfin à plein *Anicet*, il vous révèle une sûreté de traits qui ébahit. La fermeté de la langue vous paraît telle que le désir vous gagne de ne jamais cesser votre lecturue. Comment s'en rassasier jamais ? Il y a là des moments comme des traînées lumineuses dans un couchant : des mèches de mots étincelantes. Je pense, en écrivant ces dernières lignes, au passage de la danse avec Lulu qui est en même temps une analyse sur le désir et une réflexion à son sujet.

De l'ensemble, il ressort la sensation d'une épaisseur de la langue qui, par sa profondeur, inquiète un peu. Ce livre est écrit dans l'épaisseur du français. On a, en le lisant, le sentiment de parcourir les vastes manques que renferme la matière de la pensée, à cheval sur des fusées. Ecrites dans un français trop parfait pour ne pas se trouver à l'origine d'une manière de grincement, ces pages ont l'air de s'en moquer.

Lulu, il est vrai, a quelque chose de *Nadja* laquelle avait cela de différent de Lulu qu'elle était une pute qui ne se laissait pas aborder se contentant de son propre sillage. Nadja, si illuminée qu'elle fût, n'est jamais qu'une pute boudeuse ce qui, à y regarder d'un peu près est profondément contradictoire.

Le comble de l'art est d'en arriver à réécrire un grand livre. Aragon l'a senti qui est l'auteur d'un *Télémaque*. *Anicet* a l'air, lui aussi, d'être un livre réécrit, seulement voilà : on se demande sans cesse sur quel modèle ?

Il y a aussi quelque chose des livres de Roussel dans cet *Anicet*. Quelque chose de la mathématique de l'impossible se retrouve dans le ton de l'un et l'autre auteur. Sans doute Roussel n'a-t-il pas été un surréaliste attaché au mouvement. Il en aurait pourtant mieux qu'un autre défini les lois, lois dont, d'ailleurs, les surréalistes eux-mêmes se seraient les premiers fort bien passés ou qu'ils auraient eu plaisir à transgresser. Ces lois pour rien ni pour personne, je les vois écrites sur fond de néant d'une écriture transparente. Aragon, lui, énonce des postulats à l'envers, des postulats qui ne démontrent rien et visent précisément à surtout ne rien démontrer. Ces négatifs ont la force et la beauté inutile des étoiles ditions, ne pas dérailler tous azimuts ?

Rien ne me ferait plus plaisir en improvisant ce texte que d'en arriver à le désécrire. Et si c'étaient de telles glissades qui fabriquaient le ciel bleu ? Ce qui m'incite à parler de ciel, c'est qu'Aragon parle d'amour avec humour. A croire que le ciel est le produit de deux morceaux d'amour pressés l'un contre l'autre. A un moment donné, j'ai relevé ce dialogue d'amoureux précisément :

— Quelle rage as-tu toujours de parler ?

— Bien moi qui croyais t'être agréable. Je me force pour te parler, me force littéralement. Au fond, je n'ai rien à te dire.

J'ai toujours été convaincu que ce que l'on dit n'est jamais, en effet, que du rab. Pourquoi dire et que dire qui ne soit déjà su à la condition d'avoir affaire à un interlocuteur qui vous comprend d'avance. Alors ? En revanche, à quoi sert d'être saisi par une personne qui, de toute manière, ne vous entendra jamais ? Enfin, Aragon vous fait saisir par l'entremise de Mirabelle et cela je n'y avais jamais pensé, que les femmes sont Dieu. « Qu'est-ce que Dieu à côté de la femme ? », s'écrie-t-elle. En effet, n'est-ce pas elle qui crée, qui nous crée avec notre conscience et par conséquent façonne le monde. Oui, les femmes sont Dieu. Comment expliquer autrement leurs sautes d'humeur, leur sens de l'irrationnel et surtout leur mauvaise foi ? Ces mouvements que ces qualités supposent, comment les justifier autrement qu'en disant que les femmes sont en relation avec cette fantasmagorie qui, en définitive, fonde en raison la terre entière.

Un dernier mot : le Breton qu'Aragon décrit sous les traits de Baptiste Ajamais, indubitablement, est fasciné par M. Teste. Joint à ces dédoublements, ce mimétisme crée à la fin de l'ouvrage un temps à la fois historique, mythique et qui volatilise même la notion de la durée. Ce livre terminé, il nous faut pourtant réengréner sur le quotidien, nous mêmes. On n'y parvient pas mieux qu'un méchant et ironique coup d'archet sur un violon fendu.

(1) Livre de Poche n° 2530.

23 septembre 1970